

# La coupe du monde vue d'un bar, d'une librairie et d'un marché parisiens

## Les usages différenciés du match de football

La proposition de publication d'une ethnographie des retransmissions des matchs du Mondial 2014 pour le blog du *Nouvel Obs*, s'annonçait à plus d'un titre comme une expérience excitante. D'abord parce que la situation d'enquête et d'écriture en temps presque réel contraste avec le temps long de l'écriture dans le champ académique. Ensuite parce que la perspective de s'adresser à un lectorat qui « clique », sans doute urbain et diplômé, et assurément plus nombreux que le public des sciences sociales, satisfait un plaisir à la fois pédagogique et narcissique. Enfin, parce que je ne suis ni connaisseuse ni amatrice de football, et en dehors de quelques incontournables (comme la règle du hors-jeu ou Séville 1982<sup>1</sup>), je n'ai aucune ressource footballistique pour apprécier et commenter un match. Cette ignorance que je cultive discrètement sur mon terrain, parce qu'elle pousse mes enquêtés à l'explication et me permet de lire, dans leurs manières de m'apprendre, leurs rapports à leur pratique, au langage et au genre, m'obligeait ici à trouver une entrée en relation décalée : sans maîtrise des codes du commentaire, ignorant le

VALÉRIE ASENSI

Agrégée de sciences sociales, université Paris 1, UFR12 : Travail et Études sociales, AES et Droit social

nom des joueurs en dehors d'une maigre poignée, étrangère aux enjeux tactiques, comment accéder à ceux qui font le choix de passer leur soirée à éprouver précisément ce dont je suis dépourvue ? J'ai construit cette entrée en relation à partir de lieux familiers et de lieux au sein desquels je pénétrais accompagnée d'alliés. J'y suis allée équipée d'un cahier vierge, pas trop grand pour rester maniable, mais pas trop petit pour ne pas avoir à tourner sans cesse les pages, d'un crayon papier taillé avec une bonne gomme au bout, et d'un dictaphone avec des piles neuves. J'ai cherché pour chaque lieu la tenue la plus adaptée, le vêtement dont je maîtrise au mieux l'effet qu'il pourra avoir sur les enquêtés et dans lequel je sais pouvoir passer plusieurs heures sans inconfort. J'ai accumulé du matériel, tous azimuts. Les trois récits qui suivent ont été choisis pour la diversité des mises en scène de soi que le football autorise, car le football, et davantage sa coupe du monde, poussent à la prise de position. Une prise de position sociale nichée dans le choix d'un camp, d'un

1. coupe du monde marquée par une demi-finale perdue par la France contre l'Allemagne et l'agression contre le joueur français Battiston.

maillot, d'un adversaire, d'un commentateur.

### **Vu du trottoir. Quand le foot témoigne que la distance sociale se mesure (aussi) en mètres**

La Trinquette est un bar de quartier, un bar de footeux. Guy tient le bar depuis trente ans, sa femme fait le service entre deux ventes de cigarettes, et son fils s'installe petit à petit comme le futur taulier. C'est une famille de supporters, des inconditionnels de l'AS Saint-Étienne dont les écharpes et les fanions apportent une touche de vert aux murs et au plafond entièrement recouverts de disques vinyle de collection, de ceux dont les sillons forment une image colorée à l'effigie du chanteur ou du groupe. Dans cet espace saturé de foot et de rock, on trouve un flipper, un baby-foot, et trois écrans pour les retransmissions : un écran plat qui fait face au bar, un petit format posé près des bouteilles, et un grand écran de projection au fond de la salle qui permet de suivre la rencontre même de l'extérieur. Les jours de match, les quarante mètres carrés, tout en longueur, du bar de Guy sont aménagés pour assurer le confort visuel optimal des clients. Les quelques tables qui longent le mur opposé au bar sont déplacées face au grand écran permettant ainsi à certains de suivre le match assis, et de dégager le champ de vision de ceux qui resteront debout. Quatre tables d'extérieur en métal coloré dont les tons (anis et framboise) détonnent un peu avec la devanture rouge et noire du bar, et au-delà avec la tonalité du lieu. Un lieu viril, un brin contestataire, un lieu qui sent la bière et aime l'humour potache (« si les lentilles vous font péter, portez

des lunettes », peut-on lire au-dessus du bar). Peut-être faut-il voir dans ce choix de couleurs acidulées le désir des patrons d'accueillir la clientèle qui n'aura pas trouvé de places à l'extérieur dans les deux bars-restaurants voisins, rénovés il y a cinq ans environ selon les tendances du moment et qui concentrent le soir une population plus féminisée, plus branchée, plus fortunée.

Plus que d'habitude, les soirs de match offrent une mise en scène de l'espace social local. Pris entre deux lieux inversement labellisés, la butte Montmartre et la Porte de Clignancourt, le quartier de La Trinquette abrite une population dont l'embourgeoisement certain reste contenu par la présence d'un vaste habitat social. À ce titre, l'ensemble qui jouxte le bar avec une partie occupée par des propriétaires-résidents et une autre, plus importante, destinée au logement social, le tout entouré de petits immeubles blancs dits montmartrois, concentre une population « encore mixte », ainsi qu'aiment le souligner les mieux dotés du quartier (enseignants, journalistes, artistes, cadres moyens-supérieurs) éloignant « les bobos de la Butte » de leur univers de valeurs et affirmant leur possible proximité avec les classes populaires d'origine immigrée. Pourtant, cette mixité sociale chère aux résidents culturellement dotés, votant largement à gauche, et économiquement dominants dans l'espace national mais dominés localement par l'enclave montmartroise, résiste mal à l'épreuve du réel qu'un match de football orchestre en dehors du terrain. Déjà lors de France-Ukraine (match de barrage pour la qualification au mondial 2014), j'avais noté une division de l'espace reproduisant les frontières sociales, raciales et genrées de notre société peu mobile et dis-

criminante : les hommes les plus âgés, venus seuls, étaient assis sur les chaises devant l'écran, les groupes de jeunes hommes blancs constituaient l'essentiel de la masse agglutinée face au deuxième écran, quelques jeunes femmes faisaient des allers-retours avec l'extérieur pour fumer une cigarette dans la froideur de novembre, et un groupe de jeunes hommes noirs ou de type maghrébin regardait le match de l'extérieur à travers la vitre, certains en fumant de la marijuana.

En arrivant pour Brésil-Croatie à La Trinquette, je m'attendais à trouver une configuration assez proche. Elle le fut. Partiellement. La faible affluence me changeait de mes expériences passées, on accédait au comptoir aisément, on pouvait même traverser le bar sans renverser son verre et sans s'attirer les regards noirs des supporters plantés devant l'écran. Les clients installés dehors ne manifestaient aucun intérêt pour la rencontre ; des trentenaires, un peu plus d'hommes que de femmes, en tongs, espadrilles ou sandales de cuir, chemises légères monocolores et pantalons de toile. À l'intérieur, en dehors de la femme de Guy, la présence féminine était réduite à deux filles d'une vingtaine d'années et à une quinquagenaire venue seule. Tous les autres étaient donc des hommes, blancs, âgés de 20 à 50 ans. Leurs tenues se distinguaient assez nettement de celles des hommes de la terrasse. Pantacourt en matière synthétique, chemise hawaïenne, polo, baskets, la tonalité y était plus populaire, moins soumise aux normes parisiennes. La pinte de bière servie dans des gobelets en plastique faisait le lien entre toutes et tous, dehors comme dedans. L'ambiance, elle non plus, n'était pas celle des grands soirs. Même si le premier but a suscité

une longue vague de plaisanteries sur la courte espérance de vie du malheureux buteur<sup>2</sup> (« il est mort », « c'est fini, il reverra plus sa mère », « ils vont lui mettre un contrat sur la tête comme en Colombie »), l'enjeu du match ne mobilisait pas à l'évidence la verve des rencontres de l'équipe de France. On était là pour boire un verre en regardant le match, davantage que pour supporter une équipe. Personne dans le bar ne portait le maillot du Brésil ou de la Croatie. Seul, sur le trottoir d'en face, dans un groupe de cinq jeunes hommes noirs, un maillot jaune et vert se distinguait.

Originaires du Cameroun, de la Guinée Conakry, des Antilles, du Mali et du Sénégal, âgés de 22 à 29 ans, c'est auprès de ces cinq jeunes hommes rejoints progressivement par quatre autres, un Serbe, un Algérien, un « Portugais-Blédard-qui-sort-de-Fleury » et un « vrai musulman du Mali », que j'ai passé l'essentiel du match, debout sur le trottoir d'en face, d'où l'écran géant de Guy laisse profiter les outsiders. À première vue, tout était en place pour voir dans cette structuration de l'espace une nouvelle atteinte à l'idéal démocratique censé vibrer durant 90 minutes. L'entretien informel que j'ai pu obtenir avec le groupe condense la complexité et la richesse de l'analyse sociologique quand elle nous conduit vers des recoins de l'espace social dans lesquels les grandes enquêtes statistiques ne tiennent pas.

Un seul enquêté, celui qui porte le maillot de la Seleçao, espère voir le Brésil emporter la coupe. Tous les autres souhaitent qu'elle revienne à la France. Si chacun, dans la mesure du possible, place en deuxième position l'équipe de

2. Un joueur brésilien a marqué contre son camp.

ses « origines », le soutien aux Bleus est donc sans faille, de même que l'espoir de l'échec de l'Espagne. Non pas pour des raisons sportives ou raciales, mais en vertu d'un principe de justice sociale qui veut que les richesses ne restent pas concentrées aux mains des mieux dotés : « L'Espagne a déjà tout ! C'est comme quand vous êtes trop riche ! À un moment il faut qu'ça tourne ! » Quand je leur demande quel joueur de l'équipe de France a leurs faveurs, on retrouve dans le choix unanime de Benzema la même catégorie de perception. Injustement stigmatisé par la presse, Benzema tient selon eux une occasion de montrer « quel joueur il est vraiment ». Leur soutien à l'équipe de France dépasse largement les enjeux sportifs.

« Je veux que la France fasse une belle rencontre dimanche, parce que la France, je vais vous dire la vérité, c'est un peu bizarre la France... pour moi, quand tout va bien on est tous ensemble, Arabes, Noirs, et malheureusement quand ça va pas on va te parler du gars qui sort de cité... du gars... Je sais pas si vous avez suivi le problème Nasri qu'a pas été pris soi-disant parce que des gars ont dit qu'il met une mauvaise ambiance. Ben ça je trouve que c'est typiquement français ! Au lieu de s'appeler entre hommes et de se voir, de se dire on fait une coupe du monde ensemble, ben non ! On laisse aucune chance au gars, le mec il est placardisé ! Mauvais garçon ... comme pour Patrice Evra ! L'idée c'est que quand tu gagnes, t'es français, tu perds, tes origines reviennent ! Ça a toujours été comme ça en France ! ». Un constat qui organise leur quotidien, eux qui se présentent comme des « jeunes Parisiens du 18<sup>e</sup> », « des jeunes du quartier », que Guy a connus avec un « cartable sur le

dos » : « Je vous le dis carrément, moi y'a pas un jour, pas un jour, où on ne me rappelle pas mes origines ! Alors que je ne suis allé qu'une fois dans mon pays d'origine ! C'est ça, c'est la France, ça n'a pas encore évolué ! ». Un constat qui laisse peu de place à l'espoir d'un changement au mieux doté culturellement d'entre eux (aisance orale, vocabulaire riche), convaincu qu'il « est trop tard », et que « les scores du FN le prouvent », il envisage son avenir ailleurs (« moi, je vais m'barrer »). Et c'est donc aussi pour cela qu'ils supportent les Bleus. Une victoire, ou tout au moins « un beau parcours » de l'équipe comme une promesse de reconnaissance, « si la France gagne, on va tous passer un bon moment ensemble, tous, les Blancs, les Noirs, les Arabes, on sait comment ça marche ! ». Profitant de l'intérêt du groupe pour la politique et de leur goût pour la joute verbale, que ma présence et celle de mon dictaphone ne cessaient d'exacerber, je me décidais à lancer une série de questions sur les élections.

« Qui a voté ici ? ».

En chœur : « Tous ! On a tous voté ! »

M. (origine Antillaise) : « Lui (me désignant le Serbe), il est pour Marine Le Pen ! » « Ah ouais, pourquoi ? » A., le Serbe : « Elle est très charismatique » M. : « Vous voyez, il aime bien Marine Le Pen et il est avec nous, on discute » Le Serbe : « En fait j'ai voté blanc, moi je vote blanc maintenant ». R. (origine algérienne) : « Non, mais moi en vérité j'ai voté François Hollande, et c'est grâce à lui que j'travailles aujourd'hui ! »

Z. (origine malienne) : « Bon moi je vais vous le dire très très clairement, j'ai voté François Hollande et j'ai été déçu. Très, très déçu qu'il fasse passer la loi sur les homosexuels ! Je suis homophobe ! ». « Ah bon ? »

M. : « On est en France ! Chacun ses opinions ! Vous en pensez quoi vous ? Vous croyez pas qu'il y avait d'autres priorités ! » « Comme quoi par exemple ? » En chœur : « l'emploi ! »

R. : « Moi, franchement, les contrats d'avenir je suis d'accord ! J'ai un ami, avant il vendait que d'la drogue, des vieilles plaquettes venues d'Aubervilliers ! Maintenant il bosse ! »

Les plaisanteries autour de la drogue ponctuent très souvent mon échange avec le groupe. Ils s'accusent mutuellement d'être des *dealers*, désignent certains comme leur « employé », prétendent militer pour la légalisation de la marijuana, « c'est de l'herbe, c'est dans la nature », se surnomment « pétard-flemmard », et systématiquement éprouvent le besoin de démentir (« on rigole madame ! On rigole ! »), comme s'ils craignaient d'être réduits à l'illégitimité, incapables finalement d'être ailleurs que là où la contrainte sociale les pousse. Cette difficulté à se présenter sans recourir aux stigmates imposés, on la retrouve lorsque Rachid claironne que « mardi, si l'Algérie gagne, on va tout casser à Barbès ! » ou lorsqu'il me teste sur ma capacité à comprendre le verlan en me demandant de traduire une phrase faisant référence à mon postérieur (le « Kvu »). Là encore, la réappropriation du stigmate (les Arabes « foutent le bordel » et les Noirs sont des « vicelards ») doit être compensée par une formule antidote qui, selon les dispositions de chacun, prend une forme différente : « Mais, arrêtez, c'est n'importe quoi tout ça ! Après elle va l'écrire ! », « Sérieusement madame, faut pas les croire ! », « Nan ! en vrai madame vous êtes fraîche ! », « Venez à Barbès mardi, avec votre truc ! ». Les allers-retours permanents entre l'image sociale qu'ils donnent et qu'on leur attri-

bue, sont autant de signes de l'intériorisation du discours dominant sur les jeunes des classes populaires issus de l'immigration mais aussi de la nécessité d'en sortir par des rappels au réel. Un réel fait d'expériences multiples de l'échec social, comme l'anecdote cruelle racontée par Rachid : « à l'entrée en sixième, tout allait bien, et puis un jour on nous amène à la piscine des Amiraux, et là, on voit qu'il sait pas nager ! C'est connu les Africains ils nagent mal ! Là, c'était fini pour lui ! Après la cinquième il a arrêté l'école ! ». Bien entendu, on ne quitte pas le collège parce qu'on ne sait pas nager. Associer l'échec scolaire à une inaptitude socialement clivante laisse percevoir chez eux un savoir-pratique des déterminants sociaux que les enquêtes sociologiques sur l'école ont mis à jour. Pendant que la sélection brésilienne marquait des buts (dans la bonne cage), la bande du quartier, sur le trottoir d'en face, me racontait et se racontait le temps du match leur histoire sociale.

Après la mise en bouche du match d'ouverture, j'ai décidé de choisir mes matchs. J'ai ainsi assisté à une rencontre de l'équipe de France pour les promesses ethnographiques qu'elle présentait. Le match était diffusé dans une librairie.

### **Les intellos face à l'écran entre érudition et dérision. Quand le foot permet à la distance sociale/ domination de se mettre en mots**

Pour la première fois depuis le début de la compétition, plusieurs commerces du quartier ont accroché des drapeaux bleu-blanc-rouge à leur devanture. C'est le poissonnier (un ancien charcutier-traiteur reconverti dans les écailles) qui s'affiche le plus investi : quatre drapeaux

flottent entre les rougets et les pavés de saumon, démonstration ostentatoire de son patriotisme dans une rue où tous les autres commerçants ont des ascendances immigrées (les primeurs sont maghrébins, les fromagers mauriciens et le traiteur chinois). À une centaine de mètres de son étal, la librairie *Le chant des bouteilles* a choisi elle aussi d'afficher son implication dans ce deuxième match de l'équipe de France. On peut lire, scotché sur la porte vitrée : « soirée rock, historique, politique, inélastique, lubrique, érotique, allégorique, esthétique, sarcastique, intergalactique, satirique, éthylique, poétique, machiavélique, acoustique, pratique, agnostique, elliptique, zygomatique, dodécaphonique autour du football ». La présence de trois auteurs est annoncée dès dix-neuf heures pour un « débat » suivi de la retransmission du match autour d'un verre. Habitué des « rencontres littéraires » organisées dans sa librairie à l'« heure de l'apéro », Stéphane, le libraire, s'est donc lui aussi laissé gagner par l'événement bien que ses pratiques culturelles le portent davantage sur les livres et les disques que sur le ballon. Il annonce d'ailleurs clairement la couleur : « je me suis dit pour une fois je vais organiser un truc qui ne m'intéresse pas ! » (un désintéret qui s'est fait négligence, on le verra, pour l'aspect technique de la retransmission).

Lorsque j'entre dans la librairie, le débat et les cubis de vin sont déjà ouverts. Le libraire et ses trois invités sont attablés là où d'ordinaire cohabitent les polars. Devant eux, la pile des derniers ouvrages des trois auteurs et, en face, une quinzaine d'adultes et une poignée d'enfants écoutent et s'amuse des propos sarcastiques de notre hôte. La plupart se connaissent, se tutoient, s'in-

terpellent avec une ironie bienveillante. Quatre ou cinq enfants contribuent à faire baisser la moyenne d'âge, qui, sans eux, tourne autour de quarante-cinq ans, et confèrent au lieu une atmosphère familiale. Les hommes semblent, chacun à sa façon, avoir accordé une certaine importance à leur tenue. Les quatre débatteurs (le libraire et les trois auteurs) portent tous un T-shirt de football : le libraire le maillot de la Selaçao floqué à son prénom, son voisin de droite celui de l'équipe de France, celui de gauche a sorti son maillot du Stade brestois et le dernier porte un T-shirt de coton rouge sur lequel le visage de Cantona-façon-Che est imprimé en noir. Dans le public, un quinquagénaire d'origine italienne porte le maillot violet de la Fiorentina, les autres, sans être apprêtés, sont manifestement attentifs à leur apparence : chemise ajustée, lunettes de marque à monture noire, veste de toile assortie au T-shirt, chaussures de bonne facture ou baskets-qui-vont-bien. Une moustache et un sac de toile écrue dont l'imprimé distingue son propriétaire par-ci, un bras de jeune femme tatoué, une robe moulante turquoise ou une robe dos-nu à pois par-là, les convives se meuvent avec aisance dans cet espace de savoir et de connaissances, n'hésitant pas à aller se servir « un p'tit verre de blanc », à toucher l'épaule de celui qui entrave l'accès au trottoir pour aller fumer. Le plaisir de partager cette incursion de culture populaire dans un milieu savant, d'écouter des « auteurs » raconter leurs rapports au football, d'attendre l'allumage de la télé posée sur les rayonnages de livres, ce plaisir d'un entre-soi de gens culturellement dotés qui s'adonnent à une pratique labellisée populaire, et donc illégitime dans ce foyer de valeurs parisien, est manifeste.

Les références à la culture populaire ne manquent pas du côté des intervenants. L'AS Saint-Étienne des grands soirs y est non seulement un marqueur générationnel (comment passer à travers « Qui c'est les plus forts, évidemment c'est les Verts ! » quand on était à l'école élémentaire sous Giscard ?), mais aussi l'incarnation d'un monde qui s'est éteint, celui du bon ouvrier, syndiqué et valeureux, celui de l'époque où l'on parlait de classe ouvrière : « les mecs de Saint Étienne, on aurait dit qu'ils sortaient de l'usine ! Le mec tu lui mets un panneau de la CGT, c'est un syndicaliste ! La même gueule ! ». Dans la même veine, le PSG est dénoncé – « pourquoi on a toujours voulu voir le PSG tomber en division 2 ? ! », raille l'un d'eux – Wiltord<sup>3</sup> « qui faisait des tours de la Place Sainte-Anne (Rennes) en Ferrari » est moqué alors que Janvion<sup>4</sup>, lui, « était un mec bien ! », et le Red Star « un club communiste » inquiète par sa « dérive vers le foot business ». Cette distance au temps qui flatte un hier de l'enfance et de l'adolescence (re)construit comme celui des joueurs généreux et dévoués « qui mouillent le maillot », non encore pervertis par la « marchandisation du foot », est aussi une distance sociale qui prend corps et parole parmi les convives. Que ce soit dans le choix du flocage du seul maillot bleu présent (« Battiston<sup>5</sup> »), dans le port d'un maillot d'une équipe de Ligue 2, dans l'évocation critique de la « culture foot » – « j'ai arrêté le foot en poussins à cause d'un gros plouc (l'entraîneur) qui nous obligeait à rentrer le maillot dans notre short ! Alors moi,

la culture foot, bof ! » –, ou bien dans la proposition lancée par le libraire de « couper le son de TF1 et faire les commentaires nous-mêmes », chacun prend soin de se présenter comme un observateur. Une position qui se déclinera tout au long de la retransmission : ici on ne parle pas foot, on parle du foot.

C'est pile à vingt-et-une heures que la télé est mise en marche. Connectée à la Livebox, les premières minutes de la retransmission s'annoncent mal : les joueurs se muent en myriade de pixels, les commentaires sont hachés. Le libraire décide de rebooter sa box. L'écran devient noir, il est 21 heures 04... Très rares sont ceux qui s'en inquiètent : un convive sort son Iphone pour suivre le match (le même qui à voix basse a dit « on a échappé aux commentaires des littéraires, on a frôlé le drame ! »), et un second quitte la librairie pour le bar-restaurant qui à quelques mètres retransmet le match. Les autres plaisantent sur le fait que les Suisses ont « peut-être déjà marqué » ou sur le peu de compétences techniques de notre hôte (« ça fait deux jours qu'il a mis sa télé et il n'a même pas pensé à vérifier la connexion ! », « appuie sur *enter* ! »). Cette opération se reproduira trois fois pendant le match, avec à chaque fois les mêmes réactions amusées. Pimenté par le score exceptionnel de l'équipe de France, le plaisir d'être là suscite de nombreuses interventions, portées à voix plus ou moins haute selon la légitimité subjectivement construite par chacun. Une femme (40 ans environ) chante régulièrement à voix contenue et à l'adresse de son voisin l'hymne des Canaris (Nantes), l'organisateur de la soirée multiplie les vanes lancées à la cantonade (« bon, c'est rien ! Il a juste perdu un œil ! », « Valbuena ! C'est magnifique, vive les nains ! » ou à 5-0 :

3. Ancien international français formé à Rennes.

4. Ancien international français, de la grande équipe de Saint-Étienne des années 1970.

5. Voir la note 1.

« je veux l'adresse de leur *dealer* ! ». Et tandis qu'une jeune femme interroge son amie sur le choix de la couleur du maillot des Français et s'étonne que « la gamme chromatique de l'adversaire » les ait empêchés de jouer en bleu (« pourquoi le rouge n'irait pas avec le bleu ? »), plusieurs hommes invectivent les joueurs en maniant des références politiques (« putain avec ça Hollande il va prendre cinq points ! », « quand je vois ça je comprends que les Suisses ne soient pas dans l'Europe ! », « Evra ! Cégétiste ! Rappelle-toi le bus ! ») et les jeux de mots (« Djourou, c'est pas ton djour ! »). À 5-0, cette joyeuse atmosphère s'essouffle. Les discussions privées reprennent, l'affluence autour du buffet (pâté, Saint-Nectaire, saucisson, pain et vin) se fait plus dense et les fumeurs en allument une deuxième sur le trottoir. Certains compatissent avec la raclée prise par les Suisses (« ils sont désespérés, ils me font d'la peine ! », « c'est fini, y'a plus d'match ! »), d'autres moins (« sortez les Suisses, donnez-nous les Allemands tout de suite ! »). Même si les deux buts helvètes donnent un petit coup de fouet aux plus en verve et font rentrer quelques fumeurs, la distance à l'enjeu est consommée et il faut attendre le petit suspense du sixième but pour qu'il mobilise de nouveau. À la fin du match l'écran est rapidement éteint, la soirée se poursuit, il reste du vin dans les cubis.

### **Choisir son camp. Quand le foot laisse croire à la disparition des stigmates**

Les supporters, c'est connu, sont chauvins. Mais quand l'équipe nationale sort de la compétition, ou qu'elle n'est pas sélectionnée, il faut bien se trouver un nouveau camp. Parmi ces

supporters sans drapeau, on distingue d'abord les experts, ceux qui se rangent derrière l'équipe qui pratique le « meilleur football », capables de se risquer à des commentaires techniques (savoir annoncer hors-jeu avant que le réalisateur cadre l'arbitre de touche, est un gage d'expertise particulièrement prisé) et les détenteurs d'un stock de référents footballistiques (historique des joueurs et des matchs par exemple). Viennent ensuite les vengeurs, animés par le désir de voir perdre l'équipe qui a sorti la leur (parfois lors des précédents mondiaux), ou au contraire par celui de s'assurer qu'« on a été battus par les champions du monde » (la victoire de l'Allemagne est pour ces derniers un petit soulagement). Enfin, on distingue les sensibles, qui choisissent leur camp en fonction d'affinités personnelles avec le pays, « l'Argentine ça fait quand même plus rêver que l'Allemagne ». Évidemment, une telle classification ne suffit pas à couvrir l'ensemble des cas rencontrés. Je pense en particulier à Mohsen, commerçant sur les marchés spécialisés primeurs, environ 55 ans, d'origine égyptienne et Khaled, vendeur employé par Mohsen, environ 45 ans, d'origine algérienne.

### **..... Extraits d'un récit d'observation, vendredi 20 juin, jour de marché, Paris 18<sup>e</sup>**

Encore incertains sur le sort de leur équipe favorite, l'Algérie, les deux clients de Mohsen sont confiants. Et en attendant Algérie-Corée lundi soir – « on va voir, les Coréens sont bons mais moins que les Belges, on peut faire quelque chose ! » – les deux hommes suivront « un match très important pour la France », chez eux, en famille, en dégustant les pêches et les abricots qu'ils choisissent avec soin. Khaled, l'un des employés de



Mohsen préposé aux pastèques et aux melons, a lui perdu son enthousiasme des premiers jours depuis la sortie de l'Espagne. Fidèle soutien de l'équipe des jusque-là-invaincus, il n'a aujourd'hui aucune alternative car s'il est convaincu que la France va gagner « sans doute 1-0 » et s'il souhaite à l'Algérie de passer en huitième de finale, ni le sang ni le sol n'entrent dans ses choix footballistiques. Le point de vue de Khaled étonne dans son univers professionnel saturé de rappels à ses origines immigrées. Que ce soit les questions posées par une cliente (la soixantaine, type européen) : « Il vient d'où le melon ? Du Maroc ? Du bled ? », et qui traite gentiment Khaled de « menteur » quand il lui répond qu'il vient d'Espagne en me prenant à témoin pour lire la provenance sur les cagettes. Que ce soit l'humour que Mohsen est contraint d'adopter pour éviter que les échanges tournent vinaigre : « Ils viennent de Barbès les melons ! On les fait pousser là-bas ! ». Ou encore, le traitement privilégié dont Mohsen me crédite en choisissant systématiquement les plus belles pièces de son étal, allant parfois chercher dans le camion, et en acceptant de me faire crédit quand j'oublie mon porte-monnaie. Mohsen et ses employés témoignent à tout instant de la nécessité (faite vertu dans le commerce) d'accepter des petites humiliations, de jouer de leur position dominée, de reproduire les discriminations sociales et raciales en distinguant les rares clients non maghrébins (à quelques mètres, un couple de maraîchers de Seine-et-Marne concentre l'essentiel de la clientèle de type européen du marché, formant une longue

file d'attente monochrome). Mais pour Khaled, c'est l'Espagne et rien d'autre. Quatre jours plus tard ...

Mohsen a accroché un drapeau algérien sur la bâche bleue tendue à l'arrière de son étal. Il l'a acheté pour l'occasion, avec un autre qu'il garde dans son plastique au cas où le premier s'abîmerait. Un drapeau, ça doit être propre. Il a décidé de l'installer tant que les Fennecs<sup>6</sup> restent en lice même s'il redoute plus que tout une rencontre avec les Bleus, « j'espère que ça va pas être contre la France, sinon c'est la guerre, contre l'Allemagne ça va ». C'est à voix basse qu'il me confie ses craintes, probablement pour éviter les commentaires de sa nombreuse clientèle d'origine maghrébine. Khaled, lui, n'hésite pas à dénoncer à voix haute les manifestations des supporters algériens après la victoire de la veille. Considérant que ce n'est « pas du football ça ! » parce qu'« ils ont tout cassé ! plus de 200 restaurants ! ils l'ont dit aux infos ! ». À peine a-t-il pu se distinguer en mettant loin de lui les comportements largement médiatisés et stigmatisés de ceux dont il partage les origines ethniques, qu'il y est de nouveau et malgré lui rattrapé par le truchement d'une question posée par une cliente (type européen, 50 ans environ) : « Vous donnez des tickets ? (de caisse) » Khaled : « Oui, on n'est plus en 1960 ! » La cliente : « Je demande simplement parce que certains n'en donnent pas ! » Khaled (à moi) : « Pour qui elle nous prend ? ! on n'est pas au bled ! »

.....

Regarder la retransmission d'un match de football c'est choisir une

6. Surnom donné à l'équipe d'Algérie.

manière de voir le foot. Debout dans un bar de supporters un verre à la main ou calé au fond d'un canapé, si ce choix dépend de l'accès payant à certaines chaînes, de l'âge des supporters et probablement de leur situation familiale, il semble davantage lié à la manière dont on rend visibles les enjeux perçus de la rencontre. Quelles que soient leurs caractéristiques sociales, les supporters d'un soir ou d'une vie vont se donner à voir pendant une heure quarante-cinq. D'abord parce que le dispositif qui crée la situation de spectateur porte en lui une série de comportements routinisés dont les plus expérimentés savent pouvoir s'emparer avec succès. Comme le cinéphile témoigne de sa cinéphilie en restant assis jusqu'à la fin du générique, le supporter de football sait quels sont les commentaires, les postures ou la tenue vestimentaire qu'il va mobiliser en choisissant le lieu de retransmission. Soutenue par l'organisation spatiale et sociale du lieu, la mise en scène de soi est aussi liée à la performance que recèle la rencontre sportive, une performance exacerbée lors des compétitions internationales et alimentée par les rappels médiatiques à l'événement que les progrès technologiques rendent aujourd'hui diffusable et re-diffusable (plans rapprochés, caméras suspendues, présentation individuelle des joueurs avec leur pédigrée, multiplication des micros sur le terrain...). Il s'agit d'être à la hauteur des enjeux que la compétition construit et que l'on s'approprié diversement selon la position occupée dans l'espace social national et local.

En effet, la façon dont le supporter se donne à voir n'est pas socialement neutre. L'érudition footballistique n'étant pas le propre des catégories les plus diplômées, c'est ailleurs qu'elles se construisent un

rapport distinctif à ce sport. Dans le rappel à une adhésion en club (souvent datée ...) comme un gage de légitimité à s'inscrire dans une pratique populaire, dans le port d'un maillot hors compétition pour souligner sa capacité à la prise de distance, dans l'aisance à positionner la rencontre dans un référentiel non exclusivement footballistique, par l'énoncé de commentaires soigneusement choisis ou dans le récit de souvenirs de match. Si l'équipe de France était allée jusqu'en finale, il aurait été intéressant d'observer l'usage (très clivant) du drapeau par ces supporters diplômés : l'implication nationale semble bien s'intensifier à mesure que l'on s'approche de supporters aux caractéristiques sociales moins légitimes. Un peu comme si, en dernier ressort, choisir son équipe et en arborer les couleurs permettait de se projeter dans une appartenance qu'ils savent confisquée. Supporters de l'équipe algérienne qui surjouent leur soutien aux Fennecs, jeunes d'origine immigrée qui roulent pour le Brésil, commerçants d'origine française qui inondent leur étal de bleu-blanc-rouge, jeunes femmes novices qui portent le maillot et les couleurs de l'équipe sur leurs joues, diaspora iranienne qui se retrouve en grande pompe comme avant la Révolution... ils compensent le temps d'un match ou de la compétition leur sentiment de domination et savent qu'un score favorable peut les créditer d'une légitimité qui leur échappe. ■